



Les croix de chemin du Québec et la naissance du dévotionnalisme contemporain

Hillary Kaell

Volume 82, Number 1-2, 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1037347ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1037347ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kaell, H. (2016). Les croix de chemin du Québec et la naissance du dévotionnalisme contemporain. *Études d'histoire religieuse*, 82 (1-2), 75–95. <https://doi.org/10.7202/1037347ar>

Article abstract

Quebecois wayside crosses have been described as a tradition attacked on two fronts: by a modernizing postconciliar Catholic church seeking to limit devotionalism and by secularizing officials seeking to create a religiously neutral public sphere. This article explores the often ambivalent interactions between public and private devotions, as well as between Catholicism and "patrimonialisation". It foregrounds questions about the place of preconciliar structures in the built environment of rural Quebec, with the goal of showing how this form of devotionalism is conceived by wayside cross "caretakers" as a new way of living their Catholic faith in the twenty-first century.

Les croix de chemin du Québec et la naissance du dévotionnalisme contemporain¹

Hillary Kaell²

Résumé : Les croix de chemin québécoises ont été décrites comme une tradition attaquée sur deux plans. D'abord, par une église modernisatrice dont l'objectif est de limiter le dévotionnalisme. Ensuite, par les adeptes de la laïcité qui tentent de créer une sphère publique religieusement neutre. Cet article explore les interactions souvent ambivalentes entre la dévotion publique et privée de même qu'entre le catholicisme et la patrimonialisation. Les questions en jeu concernent le rôle des structures préconciliaires dans le paysage bâti du Québec rural, avec le but de montrer que cette forme de dévotionnalisme est conçue par les « propriétaires » de croix de chemin comme une nouvelle façon de vivre la foi catholique au XXI^e siècle.

Abstract : Quebecois wayside crosses have been described as a tradition attacked on two fronts : by a modernizing postconciliar Catholic church seeking to limit devotionalism and by secularizing officials seeking to create a religiously neutral public sphere. This article explores the often ambivalent interactions between public and private devotions, as well as between Catholicism and “*patrimonialisation*”. It foregrounds questions about the place of preconciliar structures in the built environment of rural Quebec, with the goal of showing how this form of devotionalism is conceived by wayside cross “caretakers” as a new way of living their Catholic faith in the twenty-first century.

1. Merci à Jean Simard pour son aide et à David A. Morgan et Lukas Van Rompay pour leurs suggestions précieuses sur une version précédente. Je suis reconnaissante aussi à mes assistants de recherche, Eleni Psarudis, Camille Perrault, Daniel Saenz et Josée Roy.

2. Hillary Kaell est l'auteure de *Walking Where Jesus Walked : American Christians and Holy Land Pilgrimage* (New York University Press, 2014) et dirige un ouvrage intitulé *Religious Lives and Landscape in Contemporary Quebec*, à paraître aux éditions McGill-Queen's University Press. Elle siège au conseil d'administration de la *Society for the Anthropology of Religion* et a été choisie pour le programme « Young Scholars in American Religion » (2013-2015). Ses écrits portent sur le christianisme nord-américain, notamment sur la culture matérielle, la commercialisation, ainsi que sur le rôle des imaginaires mondialisés. M^{me} Kaell est professeure au Département de religion à l'Université Concordia.

« Aux yeux de l'étranger, le Québec apparaît souvent
comme une terre littéralement colonisée par le ciel. »

Jean Simard, Université Laval³

Environ trois mille croix de chemin se dressent le long des routes de campagne du Québec. En bois ou en métal et mesurant de 16 à 25 pieds de haut, elles sont fabriquées et entretenues localement. Généralement peintes en blanc, certaines d'entre elles sont simples et d'autres, très décorées avec des cœurs, soleils ou instruments de la Passion. Elles sont presque toujours bénies par un prêtre lorsqu'elles sont construites et des personnes ou petits groupes s'en occupent régulièrement, rafraîchissant la peinture, remplaçant les vis rouillées et enlevant les mauvaises herbes qui les encerclent.

De 1972 à 1979, des chercheurs québécois ont effectué une enquête sur ces croix. D'après l'ethnologue Jean Simard qui dirigeait ces recherches, elles constituaient un « patrimoine méprisé » pris entre les iconoclastes de la *Révolution tranquille et les réformistes de la période conciliaire du catholicisme (Vatican II)*. *Tout comme cette religion, elles semblaient vouées à disparaître alors que la modernité progressait*⁴. Ce compte-rendu est important, car la littérature et les médias populaires dépeignent aussi inmanquablement les croix comme des monuments délabrés et oubliés. Un poème écrit en 1986 par une femme au foyer, Camille des Ormes, et reproduit dans un livre d'histoire régionale, donne une idée du sentiment :

Elles étaient nombreuses, autrefois, ces croix du chemin
Leurs mines majestueuses semblaient ouvrir les bras aux passants
C'était une marque de foi, venue des gens de France...
Aujourd'hui, on a oublié ces croix du chemin
Comme un être blessé, elles attirent la pitié⁵...

Les récits populaires, ainsi que les productions médiatiques étaient (et demeurent) souvent une lamentation romantique tandis que les érudits décrivent la situation comme inévitable, en raison de la sécularisation

3. Jean SIMARD, *Le Québec pour terrain : Itinéraire d'un missionnaire du patrimoine religieux*, Québec, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 2004, p. 13.

4. SIMARD, *Le Québec pour terrain*, p. 5. Jean SIMARD, Jocelyne MILOT et René BOUCHARD, *Un Patrimoine méprisé : la religion populaire des Québécois*, Montréal, Hurtubise, 1979. Simard a publié son premier article sur les croix en 1972 sous le titre « Témoins d'un passé de foi », *Le Soleil, cahier Perspectives*, 14, 25 (17 juin 1972), p. 20-22.

5. Paul-André OUELLET, *Les Croix de Chemin dans la MRC les Basques*, Trois-Pistoles : Société d'histoire de Trois-Pistoles, 2010, p. 35. Ces thèmes datent d'un siècle : E.g. L.-Athanase FRÉCHETTE, « Demain » (dir.), L-A FRÉCHETTE, *La Croix du Chemin* [1915], Montréal, Société Saint-Jean-Baptiste, 1941, p. 13, 114.

progressive de la société. Néanmoins, les deux sont fondamentalement d'accord sur un point important : les croix ont été ignorées et oubliées, comme un vestige matériel d'un temps passé. Depuis les années 1960, le récit plus large concernant la religion québécoise présume plus ou moins la même chose en étant fixé sur le déclin, la sécularité et « l'effritement de la tradition »⁶.

Sans pour autant minimiser l'évolution du catholicisme au Québec, je veux changer d'approche : plutôt que de nous attarder sur la quantité de croix disparues, nous devrions nous demander pourquoi autant d'entre elles sont conservées. Depuis les années 1970, leur nombre a diminué d'environ 20%, surtout parce que celles qui tombent sont remplacées ; autrement dit, huit sur dix sont toujours en place⁷. M'appuyant sur ces données, je souhaite utiliser les croix de chemin pour traiter des façons dont la religion catholique est pratiquée dans les campagnes québécoises. Plus précisément, je soutiens que ces monuments ne sont ni un loisir rétrograde propre au dévotionnalisme de l'époque préconciliaire ni un patrimoine historique dépourvu de tout contenu religieux⁸. Ils illustrent plutôt une piété contemporaine que leurs édificateurs considèrent, non seulement comme étant liée aux rituels de leur enfance, mais aussi très différente de ces rites d'antan.

La démonstration à laquelle je m'emploie dans cet article s'appuie sur les données qualitatives recueillies dans le cadre d'un travail de terrain mené à partir d'une méthodologie interdisciplinaire. Peu d'études ont porté sur les croix de chemin depuis les travaux menés par Simard, au cours desquels des équipes de recherche ont sillonné la province afin de documenter les caractéristiques esthétiques et d'installation des croix. Ces recensements s'avèrent être une ressource inestimable, mais les objectifs poursuivis alors divergent des miens. À la lecture des notes de recherche consultées dans le *Fonds Jean Simard* à l'Université Laval, il est clair que les membres des

6. « Decline, secularism, and the crumbling of tradition » sont les sous-titres dans Kevin J. CHRISTIANO, « The Trajectory of Catholicism in Twentieth-Century Québec », (dir.), Leslie Woodcock TENTLER, *The Church Confronts Modernity: Catholicism in the United States, Ireland and Québec*, Washington, Catholic University of America Press, 2007, p. 21-61. Ce récit est très prégnant dans les médias, comme le révèle ma recension de 96 articles publiés sur les croix de chemin dans les médias (hebdomadaires et journaux) depuis 2006. Par exemple, récemment sur Radio-Canada : Marie-Eve Maheu, « L'histoire oubliée des croix de chemin », 29 mars 2013. Page consultée le 4 avril 2013. <http://blogues.radio-canada.ca>.

7. J'inclus des nouvelles croix et des reconstructions. Comme je le souligne ci-dessous, Jean Simard — toujours l'expert sur les croix du Québec — a, depuis ses premiers travaux, noté que ses prédictions étaient dans l'erreur.

8. Pour une discussion approfondie, consulter Hillary KAELL, « Marking Memory : Heritage Work and Devotional Labour at Quebec's Croix de Chemin » dans Maya MAYBLIN, Kristin NORGET et Valentina NAPOLITANO (dir.), *The Anthropology of Catholicism: A Companion Reader*, University of California Press, à paraître sous peu.

équipes de recherche ont échangé avec les édificateurs et les propriétaires de manière inégale ; ils ont pris en note autant de données démographiques générales que possible, spécialement au sujet des édificateurs. Cependant, ils ne les ont pas questionnés au sujet de la religion vécue des gens – incluant beaucoup de femmes – qui en prenaient soin de manière soutenue. Mon intérêt tient précisément dans cet interstice : mieux comprendre le sens qu’ils donnent à ces croix de chemin et, à partir de là, la manière dont les croix ont évolué depuis les trois dernières décennies.

En deuxième lieu, afin de pallier le manque de données quantitatives récentes, j’ai dû innover. Je souhaitais en connaître davantage sur l’emplacement des croix, leur âge relatif, leurs matériaux, leur ornementation (incluant les jardins) ainsi que sur leurs propriétaires. Pour ce faire, j’ai comparé deux types de données. Premièrement, mon auxiliaire de recherche a procédé à une recension d’archives photographiques en ligne de 688 croix compilées par Monique Bellemare, photographe amateur et retraitée. Ce registre de croix est actuellement le plus complet (avec des images et des informations mises à jour régulièrement par Bellemare et ses collaborateurs qui parcourent la province). Mon auxiliaire a élaboré un tableau des caractéristiques de chaque croix, avec une carte Google indiquant l’emplacement de chacune. J’ai par la suite comparé ces données avec celles dégagées des travaux de Simard dans les archives et les 704 croix soulignées dans l’*Inventaire sélectif* qu’il a publié en 1994 avec Jocelyne Milot⁹. Ces comparaisons composent la base de mes estimations relatives, par exemple, aux nombres de croix de même qu’aux changements dans leur ornementation.

Toutefois, mon intérêt le plus vivace concerne notre connaissance des propriétaires. À partir des cartes archivées par Simard, j’ai mené un sondage téléphonique en 2012-2013 parmi 398 paroisses du Québec dont 199 avaient des croix¹⁰. À partir de cet échantillon, j’ai dégagé quatre types de croix : celles conservées par un individu sur un terrain privé ; celles entretenues par un individu sur un terrain public ; celles entretenues par une municipalité et celles entretenues par un groupe comme une société historique. Mes auxiliaires de recherche ont ensuite choisi quinze exemples de chacune en

9. Jean SIMARD et Jocelyne MILOT, *Les Croix de chemin du Québec : Inventaire sélectif et trésor*, Québec, Ministère de la Culture et des Communications, 1994.

10. Sans surprise, les cartes préparées par Simard montraient que les espaces ruraux majoritairement d’ascendance canadienne-française disposaient de croix, contrairement à ceux à majorité anglophone ou autochtone. Mes auxiliaires de recherche ont appelé 398 paroisses, représentant un échantillon représentatif des diocèses québécois (laissant de côté les paroisses ayant déjà été identifiées comme ayant peu ou pas de croix par Simard). Même si les auxiliaires de recherche ont procédé à un suivi à au moins deux occasions, près de la moitié des paroisses n’ont pas répondu, n’ont pas de croix ou ne pouvaient pas fournir d’information pertinente. Comme mon but n’était pas de dresser un inventaire exhaustif des croix, les quelque 200 exemples réunis s’avéraient plus que suffisants.

fonction de leur emplacement (visant à représenter le plus de régions du Québec possible), de notre capacité à retracer les propriétaires ainsi que de la volonté des gens à répondre à nos questions. Ces contacts ont donné lieu à la réalisation de cinquante entretiens semi-dirigés avec des propriétaires et à douze entrevues avec des membres de groupes (sociétés historiques ou Chevaliers de Colomb)¹¹. J'ai conduit un peu plus de la moitié des entrevues en personne et le reste au téléphone. Leur longueur oscillait entre deux heures et des séries de conversations s'étendant sur quelques jours. J'ai aussi conduit, durant 24 mois, un terrain de recherche par intermittence, mené presque toujours après une première entrevue, retournant sur les mêmes lieux à plusieurs reprises, soit pour aider au moment du nettoyage printanier, assister à des bénédictions ou simplement visiter la croix avec les propriétaires et les écouter au sujet de leur travail.

À la lumière de cette approche méthodologique diversifiée, un portrait démographique se dégage. Les propriétaires actuels sont presque tous âgés entre 50 et 70 ans, les édificateurs des croix sont des hommes, souvent agriculteurs ou des retraités des métiers de la construction ou d'anciens menuisiers. Les tâches des « propriétaires » – c'est à dire, les personnes qui s'occupent actuellement d'une croix de chemin – sont souvent divisées de manière assez uniforme : les hommes s'occupent des rénovations alors que les femmes peignent les croix et entretiennent les jardins. Presque tous les propriétaires s'identifient comme étant de souche (d'ascendance canadienne-française) originaires de villages ou de villes rurales, même si ces derniers ne sont pas le lieu où ils vivent actuellement. Élément important, même si les interviewés n'ont pas été choisis en fonction de leur affiliation religieuse, 97 % des propriétaires se sont décrits comme étant des catholiques croyants et, dans 83 % des cas, pratiquants, fréquentant la messe sur une base mensuelle minimalement¹². Ce niveau d'engagement, plus fréquent dans les villages et les villes rurales, est très atypique pour l'ensemble du Québec où la fréquentation à la messe mensuelle est moins de 20 %¹³.

11. Il fut bénéfique d'échanger avec les leaders de ces groupes afin de mieux saisir le genre de publications et de programmes qu'ils produisent à l'intention d'éventuels propriétaires et du public en général. Cependant, mon intérêt ne portait pas sur la mise en place de programmes d'un point de vue organisationnel. Pour une excellente étude récente sur ce thème, on consultera avec profit Diane Joly (« Des croix de chemin », qui a recensé 98 sociétés historiques à travers la province.

12. Un biais peut évidemment s'être introduit dans l'étude à ce propos, dans la mesure où ce sont les paroisses contactées qui ont fourni les noms de personnes pertinentes. Par ailleurs, dans bon nombre de petits villages, les gens engagés en paroisse étaient aussi impliqués dans les affaires municipales et dans la société historique locale, quand il y en avait une.

13. E-Martin MEUNIER, Jean-François LANIEL et Jean-Christophe DEMERS, « Permanence et Recomposition de la Religion Culturelle », dans Robert MAGER et Serge CANTIN (dir.), *Modernité et religion au Québec : Où en sommes-nous ?* Québec, Les

Les (re)constructions sur le terrain

Les Québécois associent communément les croix à un passé lointain, dont le début remonte même à l'explorateur du XVI^e siècle Jacques Cartier¹⁴. Il est clair qu'au milieu du XVIII^e siècle, des visiteurs européens avaient noté la présence de croix de chemin jonchant les routes reliant Québec et Montréal¹⁵. Au XX^e siècle, les sources disponibles indiquent vraisemblablement que leur construction était à son apogée de 1945 à 1955, surtout au moment de l'année du jubilé (1950) et de l'année mariale (1954)¹⁶. Pendant cette période et avant, on les érigeait pour quatre raisons principales : pour marquer ou commémorer un évènement, généralement la fondation d'une paroisse ou d'une école ; pour créer un lieu de rassemblement si l'église paroissiale était trop loin pour s'y rendre régulièrement ; et surtout, pour exaucer un vœu et obtenir la protection du Seigneur contre la maladie,

Presses de l'Université Laval, 2010, p. 107. Dans le même volume sur la religion dans les villages, Frédéric PARENT, « Pratique religieuses et espaces-temps sociaux dans un village Québécois », MAGER et Cantin (dir.), *Modernité et religion*, p. 182. Notez que les taux sont plus élevés à l'extérieur de Montréal (e.g. 97,3 % des bébés sont baptisés dans le diocèse de Québec). Cependant, l'Assemblée des évêques du Québec estime en effet qu'actuellement seulement 5 % à 10 % des catholiques fréquentent encore l'église. Kathleen LÉVESQUE, « Patrimoine religieux : la débâcle des clochers », La Presse, 31 octobre 2015. Page consultée le 28 avril 2016. <http://www.lapresse.ca/actualites/national/201510/31/01-4915934-patrimoine-religieux-la-debacle-des-clochers.php>

14. Je suis d'accord avec SIMARD, *Le Québec pour terrain*, p. 73. Les croix ne sont pas particulières à la France, ni à la Bretagne, comme il est souvent supposé. Elles étaient répandues dans toute l'Europe catholique après le XIII^e siècle. L'association populaire faite avec Cartier découle probablement de la promotion gouvernementale des croix de chemin en 1934 en l'honneur de son arrivée au Canada. Plusieurs travaux scientifiques récents induisent ce lien en introduisant leurs histoires de croix de chemin en mentionnant Cartier. Par exemple, Paul CARPENTIER, *Les Croix de Chemin : Au-delà du signe*, Ottawa, National Museums of Canada, 1981, p. 11 ; Vanessa OLIVER-LLOYD, *Les croix de chemin au temps du bon Dieu : Un voyage au cœur de nos racines profondes*, Montreal, Éditions du passage, 2007, p. 25 ; Diane JOLY, « Croix de Chemin », *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française*, Page consultée le 27 avril 2016. http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-141/croix_de_chemin.html#.VyT9cj8p1B8

15. Le plus connu de ceux-ci est Pehr Kalm, le naturaliste hollandais ayant visité le Canada en 1749. Marie-Aimée CLICHE, *Les Pratique de dévotion en Nouvelle-France*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1988, p. 15-16 ; Jean SIMARD et Jocelyne MILOT, *Les Croix de chemin du Québec*, p. 3-4.

16. Les recensions de Simard des années 1970 ont montré que les croix de chemin étaient à leur apogée dans les années 1950, comparativement à 15 ou 20 ans plus tôt ou plus tard. Il va de soi que des croix érigées plus tôt aient pu tomber et ne pas être rénovées, mais il est difficile qu'elles expliquent, à elles seules, les différences majeures des années 1950, si nous comparons uniquement les croix de la période 1930 à 1970. SIMARD et MILOT, *Les croix de chemin du Québec*, p. 9. Voyez aussi SIMARD, *Le Québec pour terrain*, p. 61-72 ; Diane JOLY, « Des croix de chemin en quête de protecteurs », p. 41-67. *Rabaska*, 6 (2008), p. 43 ; CARPENTIER, *Les Croix de Chemin*, p. 31 ; p. 54-55.

les feux de forêt, la sécheresse et les ravageurs de cultures. Ces monuments étaient très utiles sur le plan dévotionnel : en mai – le mois de Marie –, les habitants d'un rang s'y réunissaient pour faire une neuvaine et réciter le chapelet¹⁷. Selon des sondages menés dans les années 1970, 80 % des prières et des vœux prononcés à leur pied portaient alors sur la terre et les récoltes¹⁸.

La piété de croix de chemin a changé considérablement après la Révolution tranquille, une période durant laquelle le Québec s'est urbanisé, sécularisé et a mis en place des institutions d'État à une vitesse incroyable¹⁹. Cependant, l'impact de l'urbanisation et de la laïcisation n'a pas été aussi soudain qu'il est souvent dépeint et ces deux phénomènes n'ont pas touché uniformément toute la province. Selon les propriétaires actuelles qui ont presque tous vécu ces années-là, les croix ont été touchées par l'augmentation de l'apathie religieuse et l'évolution des styles religieux (la neuvaine, par exemple, n'était plus en vogue). Mais les causes les plus immédiates de la baisse résultent de la modernisation menée par l'État envers le transport et les écoles de rang, surtout durant les années 1970 et 1980. Les croix de chemin ont vu leur importance décroître compte tenu que les populations rurales ont pu acheter des voitures et faire des voyages réguliers à l'église paroissiale. Les accidents automobiles augmentant, cela a contribué à abîmer des croix qui ne furent jamais remplacées. Beaucoup d'autres ont été renversées quand les routes rurales ont été élargies, pavées et redirigées dans le cadre d'une campagne majeure d'amélioration des infrastructures régionales. Phénomène moins spectaculaire, mais tout aussi dévastateur, dans la deuxième moitié des années 1960 les écoles de rang ont été remplacées par des écoles centralisées gérées par les nouvelles commissions scolaires. La perte de contrôle local a été la première étape dans la déconcessionnalisation des écoles publiques et, plus immédiatement pour les milieux ruraux, a abouti à la perte des maîtresses d'école qui ont souvent organisé les prières pour le mois de Marie²⁰.

17. SIMARD et MILOT, *Les Croix de chemin du Québec*, p. 1-4; Achim TIMMERMANN, « Highways to Heaven (and Hell) : Wayside Crosses and the Making of Late Medieval Landscape », Celeste Brusati, *et al.*, *The Authority of the Word, Reflecting on Image and Text in Northern Europe, 1400-1800*, Leiden, Brill, 2011, p. 393.

18. CARPENTIER, *Les Croix de Chemin*, p. 103, p. 112-113. Sr. Jean M. FRISK, « May, Mary's Month », Page consultée le 14 mai 2013. <http://campus.udayton.edu/mary/meditations/crownmed.html?iframe=true&#top>

19. Claude BÉLANGER, « The Quiet Revolution » [1999] Page consultée le 25 février 2013. <http://faculty.marianopolis.edu/c.belanger/quebechistory/events/quiet.htm>

20. CARPENTIER, *Les Croix de Chemin*, p. 103. Arthur SAINT-PIERRE, « Introduction », dans FRÉCHETTE (dir.), *La Croix du Chemin* (1941), p. 16; Jacques RACINE, « École québécoise, modernité et religion », dans MAGER et CANTIN (dir.), *Modernité et religion*, p. 277-291.

Une vague de reconstruction et de restauration des croix de chemin s'en est suivie dans les années 1980, laquelle est d'ailleurs toujours en cours. Trois brefs portraits illustrent la façon dont se réalisent fréquemment les projets de restauration. Prenons l'exemple de Pierrette Malo, 75 ans. Elle vit à la campagne, près de Joliette, une ville de quelque 20 000 habitants. En 1992, à l'âge de 52 ans, elle érige avec son mari une croix face à leur maison. Ils caressaient cette idée depuis déjà longtemps :

Mon mari et moi, quand nous faisons des voyages, nous arrêtons souvent à de belles croix de chemin et nous allons prier. Nous nous disions que ce serait bien de continuer cette tradition. Nous nous disions toujours, si un jour nous sommes capables parce que ça prend des sous, à notre tour, nous mettrons une croix sur notre terrain. Ça invitera les gens à prier.

Le couple confie sa construction à un artisan du coin. Pendant les années 1990, Pierrette la repeint régulièrement et soigne les fleurs qui ornent sa base. Par ailleurs, deux fois par année, elle organise des réunions afin que les gens y récitent le chapelet. En 2000, les époux vendent leur maison. Les nouveaux propriétaires n'entretiennent pas la croix, mais Pierrette s'y arrête encore pour prier lorsqu'elle est de passage.

Âgé de 70 ans, Guy Laverdière a toujours vécu sur la même route aux portes de Saint-Lazare-de-Bellechasse, un village comptant un millier de personnes. En 1941, un homme de l'endroit avait érigé une croix de chemin pour réaliser le vœu qu'il avait formulé lorsque sa fille était malade. Guy n'a aucun lien de parenté avec ce premier propriétaire qui est mort depuis longtemps. Cependant, toute sa vie, il est passé chaque jour devant ce monument situé à seulement 800 mètres de chez lui. Il dit que ce contact quotidien l'a amené à aimer cette croix de bois qu'il a toujours saluée. Il l'a donc reconstruite quand elle montrait des signes d'usure en 1974, puis en 1997. En 2003, il a décidé de la rebâtir en fer. Cette matière étant beaucoup plus coûteuse, il a demandé à ses voisins de contribuer à la dépense. Ils ont accepté de bon cœur. Aujourd'hui, il affirme : « Si je viens à mourir, même si personne ne s'en occupe, elle va pouvoir durer un bon moment ». Ces dernières années, les femmes du comité paroissial ont réinstauré les prières du mois de Marie auxquelles Guy assiste parfois.

Mon troisième exemple est celui de Michel Pomerleau, âgé de 63 ans. Il est Grand Chevalier de Colomb à Saint-Côme, une ville de 2 000 habitants. En 2011, une veuve l'a prié de l'aider à repeindre la croix que son mari avait construite dans les années 1960. Arrivé sur place, son groupe de bénévoles a remarqué que le socle en ciment avait également besoin d'être remis en état. L'équipe est restée et s'est occupée de tout.

Ça a fini que nous sommes allés là et la dame nous a remerciés. Tout à coup, nous nous sommes demandé où il y avait une autre croix dans le

village... J'ai dit : « Elle est au coin de l'épicerie [Paquette], juste à côté du pont de St-Côme. La croix qui est là, personne ne la voit ». [Les autres] m'ont dit : « Voyons Michel, ça ne se peut pas, ça n'a pas de bon sens ! » À la fin, nous sommes allés voir tous ensemble... Alors, nous avons décidé de travailler la croix de Monsieur Paquette.

À la suite de ce projet, d'autres personnes ont demandé de l'aide pour réparer les croix de leur rang. Chaque restauration est suivie d'une bénédiction avec le curé, qui attire une cinquantaine de personnes.

Les histoires de Pierrette, de Guy et de Michel illustrent quelques tendances clés. Selon mon enquête, environ 33 % des croix existant aujourd'hui ont été remises à neuf ou bâties dans les années 1980, 24 % dans les années 1990, 30 % dans les années 2000, et 12 % d'entre elles ont été conservées depuis les années 1960 et n'ont pas besoin de réédification. Bien que les Québécois associent généralement les croix à leurs ancêtres, seulement 10 % d'entre elles sont entretenues par la famille du constructeur d'origine. La plupart des propriétaires le deviennent *de facto*. Ils « adoptent » une croix publique située à proximité, comme l'a fait Guy, ou héritent d'une croix en emménageant dans une nouvelle demeure. Dans d'autres cas, elle appartient à la municipalité ou à la paroisse; ses « propriétaires » ou les Chevaliers de Colomb peuvent alors en assumer la responsabilité²¹. Peu importe, c'est presque toujours le cas qu'une croix bien entretenue doit son existence à un seul individu (ou un petit groupe). Sans ce champion, elle est généralement oubliée. Et une fois qu'une croix de chemin tombe, elle est rarement remplacée.

Mais quels sont les motifs de ces restaurations? Plusieurs chercheurs québécois tels que Jean Simard ont reconnu que la tendance identifiée défie leurs prévisions antérieures²². Selon des professionnels du patrimoine, incluant des universitaires, il faut attribuer cet essor à une intervention réussie par leur collaboration avec l'État pour valoriser l'héritage religieux sur le plan séculier²³. Cela marque une nouvelle façon de comprendre le catholicisme au Québec: le gouvernement soutient des objets et rituels catholiques (patrimoine « matériel » et « immatériel ») pour effectuer un processus où des objets religieux deviennent le patrimoine culturel d'un peuple. Dans la perspective des professionnels du patrimoine, la modernité diminue inévitablement la signification religieuse d'un objet, qui demeure

21. JOLY, « Des croix de chemin », p. 42.

22. Bernard GENEST, « Avant-Propos », dans SIMARD et MILOT, *Les Croix de chemin du Québec*, p. viii; SIMARD, Entrevue personnelle, 9 novembre 2012; JOLY, Entrevue personnelle, 29 octobre 2012.

23. La publication en 1994 de l'inventaire a été conçue pour encourager les restaurations locales: SIMARD et MILOT, *Les Croix de chemin du Québec*, p. 1, p. 14. Aussi, CARPENTIER, *Les Croix de Chemin*, p. 391.

importante dans la promotion de l'identité québécoise²⁴. En conséquence, les autorités ecclésiastiques qui ferment des églises ou fusionnent des paroisses peuvent être accusées d'avoir détruit le patrimoine religieux qui, selon les professionnels du patrimoine, fait maintenant partie d'une identité séculière partagée par tous les Québécois²⁵.

Bien que la patrimonialisation des objets et, dans une certaine mesure, des pratiques catholiques ait peut-être influé sur les propriétaires de croix d'un point de vue culturel au sens large, son impact direct sur eux est négligeable. Ils sont en effet très rarement au courant des travaux universitaires portant sur les croix ou des subventions qu'accorde le gouvernement pour développer le tourisme local²⁶. Les propriétaires eux-mêmes citent quelques influences prépondérantes à l'origine des activités de restauration, la première étant le développement des déplacements motorisés. Une fois les routes améliorées dans les années 1970, nombre de campagnards se sont procuré une voiture. Les Québécois ont alors commencé à visiter la province plus facilement. Forts de constater que les croix d'autres régions étaient bien entretenues, ils s'en sont trouvés inspirés ! Quant à Pierrette, cette citadine qui après s'être familiarisée avec une pratique rurale, a décidé de l'adopter, elle en a même construit une toute neuve.

Un deuxième facteur motivant les restaurations s'ajoute au premier : ériger une croix de chemin a toujours été une façon d'accroître son capital social. Parfois, les propriétaires s'amusent à dire que les gens entreprennent de tels travaux, car si un rang ou un village le fait, tous les autres veulent leur damer le pion. Si l'on connaît le constructeur d'origine, la croix conserve son nom (« la croix Cormier », par exemple), ce qui assure la place de la famille dans le paysage régional. Sur un plan plus personnel, un édificateur peut s'élever au rang de célébrité locale pendant un certain temps, devenant ainsi le centre d'attention lors des pique-niques, prières et autres activités organisées au pied de la croix.

24. Laurier TURGEON et Louise SAINT-PIERRE, « Building an Integrated Multimedia Digital Database... » dans L. Turgeon (dir.), *Spirit of Place : Between Tangible and Intangible Heritage*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, p. 411, 414; JOLY, « Des croix de chemin », p. 43-44; Solange LEFEBVRE « Introduction », dans S. Lefebvre (dir.), 19-34. *Le Patrimoine religieux du Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, p. 23.

25. Richard GAUTHIER, « Autour du livre *Les églises du Québec...* », dans Martin DROUIN (dir.), *Patrimoine et patrimonialisation du Québec et d'ailleurs*, Québec, Éditions MultiMondes, 2006, p. 203-208. Sur le patrimoine partagé, Jocelyn GROULX (directeur du Conseil du patrimoine religieux du Québec), « Préface : des défis collectifs face au patrimoine religieux », dans S. Lefebvre (dir.), *Le Patrimoine religieux*, p. 17-18.

26. JOLY, « Des croix de chemin », p. 43.

Marielle Lemay, âgée de 70 ans, a construit une croix avec son mari en face de leur maison en 2007, pour coïncider avec le 175^e anniversaire de la paroisse. Les municipalités ou les paroisses trouvent souvent, en de telles occasions, l'élan nécessaire pour restaurer les croix²⁷. Les propriétaires, comme Marielle, ont tendance à minimiser l'importance de ces événements particuliers. Elle aurait construit la croix indépendamment, elle insiste, une fois que sa route a commencé à attirer plus de voitures. Elle décrit ce que cela signifie pour elle aujourd'hui :

Ce n'est pas seulement quelque chose de personnel. D'accord, c'est [moi et mon mari] qui avons décidé de le faire, c'est nous qui avons payé pour ça mais c'est une vision. Il faut que ça soit une vision pour tout le monde. Peu importe la religion, la croix a une signification, non ?...Moi, je trouve que c'est une fierté. Je suis contente du bon coup qu'on a fait. Ce n'est pas de l'orgueil, c'est de la fierté...d'une participation, d'une continuité... [La croix] symbolise notre appartenance à la religion catholique.

Elle note la satisfaction qu'une construction peut fournir, mais il importe de souligner comment elle distingue l'orgueil de la fierté. Les propriétaires d'une nouvelle (ou récemment restaurée) croix de chemin font attention à la manière dont ils présentent leur position sociale parce qu'ils acquièrent souvent une place centrale dans les affaires communautaires. Au cours du premier mois de la mise en place de sa croix, Marielle est devenue hôtesse de l'ensemble du rang, servant jus et biscuits chaque soir quand les gens venaient pour prier. Lors de sa bénédiction, une soixantaine de personnes sont venues pour une journée complète de pique-nique et de jeux à sa maison. Elle a été honorée à l'église pour ses efforts. Aujourd'hui, les gens s'arrêtent encore à sa croix et les voisins la remercient régulièrement. Bien que de tels éloges puissent lui monter à la tête (orgueil), Marielle insiste sur le fait qu'elle ressent la *fierté* – il s'agit d'un travail pour les autres qui exprime et favorise une unité catholique.

L'implication croissante des Chevaliers de Colomb est un autre facteur important dans les restaurations actuelles, évident dans l'histoire de Michel Pomerleau ci-dessus. Le regroupement des Chevaliers est une organisation fraternelle et laïque fondée au Connecticut en 1882. Les «Knights of Columbus» sont venus au Québec au début du XX^e siècle, mais l'organisation a grandi lentement dans la belle province, notamment parce que les Américains ont ignoré les demandes pour une traduction française de la Charte officielle jusqu'en 1935. Puis, dans les années 1940 et 1950, l'adhésion québécoise a plus que doublé et le conseil provincial

27. 13,8 % des croix dans les années 1970 commémoraient des événements (mais il faut toutefois noter que 62 % des croix avaient des origines inconnues). CARPENTIER, *Les Croix de Chemin*, p. 42.

s'est empressé d'établir son propre secrétariat ainsi qu'une traduction du nom anglais. Ils ont distribué des publications en langue française de façon constante après 1950. Leur revue *Le Colombien* est publiée depuis 1968²⁸. Aujourd'hui, les Chevaliers comptent 90 000 membres à travers la province²⁹.

À la fin des années 1990, les Chevaliers restauraient des croix de chemin à travers la province. L'exécutif provincial et les « Grands Chevaliers » régionaux comme Michel racontent la même histoire : des propriétaires individuels sont approchés pour leur offrir une aide et cela devient une initiative locale. Bien que les dirigeants provinciaux affirment qu'en aucun moment ils n'ont encouragé expressément ces activités³⁰, *Le Colombien* a commencé à présenter des avis et des photos de restaurations de 1984 à 1987 et de nouveau au milieu des années 1990. En 1997, l'exécutif provincial a débuté un programme de prix annuels – également rapporté dans la revue – et les restaurations ont été régulièrement récompensées dans la catégorie « activités paroissiales ». Certains chevaliers rappellent que leur intérêt a été stimulé par ces photos et les discussions qui ont suivi lors des congrès provinciaux annuels³¹. Des groupes de chevaliers s'occupent d'au moins 8 % des croix à travers la province, c'est à dire de plus de 200 croix³².

Presque tous les propriétaires des croix, incluant les Chevaliers, ont au moins la cinquantaine. Un autre facteur pourrait donc concorder avec ce que les sociologues Michele Dillon et Paul Wink ont noté sur le cycle de la vie en Amérique du Nord : la religiosité connaît des hauts et des bas, et la fin de l'âge adulte est un de ses points culminants³³. Les propriétaires sont alors en santé et souvent retraités. Ils ont plus de temps à consacrer aux activités paroissiales et séculières. Bien qu'ils aient toujours été catholiques, leur foi peut prendre plus d'importance à cette étape de leur vie, notamment parce

28. Jean-Claude DROLET, *L'Ordre des Chevaliers de Colomb*, Saguenay, Séminaire de Chicoutimi, 1968, p. 175, 183-6, 203-204, 213 ; J.H. LEFEBVRE, *Christophe Colomb et l'Ordre des Chevaliers de Colomb*, N.P., Éditions Christophe Colomb, 1972, p.110-12.

29. Richard Desrochers, « Message d'Orientation du Député d'État », Page consultée le 26 avril 2016. <http://chevaliersdecolomb.com/thematique.html>

30. Pierre TANGUAY (Directeur général, *Chevaliers de Colomb*), Entrevue personnelle, 18 avril 2013.

31. J'ai fait une analyse de chaque numéro de *Le Colombien* (1968-2011), les bulletins mensuels existants (1958-1967) et *La Revue Colombienne* (1943-1946). Les croix sont mentionnées dans les années 1970, mais pas présentées régulièrement (ou comme projets de restauration) jusqu'au milieu des années 1980. Sur les discussions des congrès, par exemple, Jean Marc THOUIN, Entrevue personnelle, 21 mars 2013.

32. L'estimation est basée sur mon inventaire du site web de Monique Bellemare. Les Chevaliers identifient leurs travaux avec leur emblème. J'estime qu'il y a 2500 croix au total, ce qui est en accord avec d'autres études. www.patrimoinequebec.com/croix/Accueil.html

33. Michele DILLON et Paul WINK, *In the Course of a Lifetime : Tracing Religious Belief, Practice and Change*, Berkeley, University of California Press, 2007, p. 81-83.

qu'ils songent à l'héritage qu'ils laisseront. Guy Laverdière témoigne bien de cet état d'esprit lorsqu'il mentionne que même après sa mort, sa croix de fer restera érigée «un bon moment». Les propriétaires disent souvent que leurs croix resteront en place «une éternité».

Parce que les familles ont aujourd'hui moins d'enfants et, de plus, la plupart des fils quittent les terres de leurs parents, les propriétaires doivent trouver de nouvelles façons d'assurer une pérennité. Cette problématique revêt une importance majeure lorsqu'ils vieillissent et qu'ils doivent vendre leur propriété, comme Pierrette et son mari, qui ont dû laisser leur croix derrière eux. Un autre exemple illustrant cette question de continuité est celui de la veuve qui a prié Michel Pomerleau de l'aider à entretenir une croix dont elle n'était plus capable de s'occuper. Cette nouvelle réalité a donné lieu à deux transformations. Premièrement, à la grande déception des spécialistes du patrimoine, les propriétaires emploient des matériaux plus robustes : fer, bardage en vinyle, peinture automobile et vis en acier inoxydable. Deuxièmement, la responsabilité des croix «de famille» et «de rang» est peut-être davantage sous-traitée (mais toujours à l'échelle locale). De plus en plus souvent, des organisations laïques comme les Chevaliers ou de plus petits groupes de citoyens indépendants prennent en charge les croix quand leurs propriétaires demandent de l'aide ou en l'absence du propriétaire.

Un dernier élément justifiant ces remises à neuf mérite d'être mentionné, car c'est celui que les propriétaires signalent le plus : la croix en avait *besoin*, tout simplement. Selon leurs dires, c'est l'état même du monument qui incite l'humain à agir. Les croix en bois doivent être réparées régulièrement et remplacées au bout de 35 ans environ³⁴. Puisque la construction a atteint son apogée de 1945 à 1955, c'est dans les années 1980 que des restaurations majeures se sont avérées nécessaires. Les propriétaires ont alors assumé un rôle qui leur semblait naturel. Ils soutiennent qu'une croix bénie est un objet religieux et qu'à ce titre, elle doit être entretenue³⁵.

Espace public, piété privée

Toutes ces explications nous aident à comprendre pourquoi nous assistons actuellement à une augmentation des activités de restauration. Cependant, elles fournissent peu d'éclaircissements quant à la signification que revêtent les croix pour les personnes intéressées. Pourquoi perpétuer une

34. Selon les estimations des propriétaires qui les évaluent à entre 35 et 40 ans pour du bois traité, prenant pour acquis qu'il s'agit de bois de haute qualité et qu'il est peu poreux.

35. CARPENTIER, *Les Croix de Chemin*, p. 99.

dévotion qui semble désuète depuis les réformes de Vatican II? Pourquoi conserver une grande croix publique dans une province où le catholicisme est si souvent jugé archaïque et rétrograde? Parce que les cultes propres à cette religion ne sont ni statiques ni immuables. Les restaurateurs d'aujourd'hui estiment ainsi que les croix sont en phase avec les tendances modernes.

À l'image de l'ensemble des Québécois, les propriétaires approuvent les réformes engagées depuis Vatican II. Lorsqu'ils comparent leur enfance à l'époque actuelle, ils louent ce qu'ils perçoivent comme une nouvelle éthique visant la participation volontaire au catholicisme institutionnel. Ils disent avoir été obligés d'aller à la messe et au confessionnal sans pour autant éprouver de spiritualité ni de contrition. « Quand on y va [à l'église ou à la croix de chemin], c'est par conviction. Parce qu'il n'était pas question [avant] de manquer une messe le dimanche... il y avait le vendredi saint, le mois de Marie. Toutes les fêtes qu'il y avait s'imposaient... [Aujourd'hui] il faut avoir la conviction. On n'y va pas seulement pour y aller », m'a expliqué Marielle Lemay.

L'accent mis sur l'authenticité de la participation reflète le changement qui, depuis Vatican II, s'est opéré en faveur d'une théologie du peuple de Dieu, une vision de l'Église clairement exprimée dans *Lumen Gentium*. D'une certaine façon, il n'est pas étonnant que les propriétaires associent les croix de chemin à cette idée. Celles-ci ont toujours occupé un interstice entre l'Église et la pratique non liturgique : des laïcs organisaient et dirigeaient des actes de dévotion ; ces monuments se trouvaient en rase campagne et souvent bien loin de l'église paroissiale. Cependant, alors que certains érudits soutiennent que pour cette raison, les croix n'ont jamais vraiment appartenu au catholicisme (et qu'elles présentent donc plus d'intérêt en tant qu'éléments du folklore québécois)³⁶, la plupart des propriétaires ne sont pas de cet avis. De leur point de vue de catholiques pratiquants, elles reflètent la nouvelle théologie de l'Église et ont évolué en parallèle avec celle-ci.

L'acte de la prière a changé sensiblement, tant au niveau du type d'oraison prononcée que des personnes qui y sont invoquées. Comme il a

36. CARPENTIER, *Les Croix de Chemin*, p. 9 et 11. Bien que je sois sympathique à l'approche quasi-ethnographique prenant au sérieux les pratiques religieuses subjectives adoptée par Carpentier, je n'envisage pas, contrairement à lui, les croix comme étant fondamentalement dissociées du catholicisme et des dévotions mariales et reflétant une piété traditionnelle de type païen ou « judaïque ». Je crois que cette différence renvoie à la manière dont je définirais le catholicisme de manière large alors que Carpentier se réfère probablement à des aspects particuliers des dogmes catholiques (même si cela demeure opaque dans ses travaux). L'association des croix de chemin contemporaines avec la culture traditionnelle et l'identité nationale ainsi que le fait qu'il y a eu rupture d'avec une certaine culture catholique, est un élément présent, par exemple, chez Jean SIMARD, « Préface », dans OLIVER-LLOYD, *Les croix de chemin au temps du bon Dieu*, p. 11-13.

déjà été mentionné, les croix de chemin étaient traditionnellement associées aux vœux de protection contre divers fléaux naturels relatifs à la santé et à l'agriculture. Aujourd'hui, les propriétaires jugent que de tels vœux tiennent de la superstition. Selon Pierrette, quand elle était jeune, les gens pensaient : «...qu'on va dire une prière, c'est miraculeux mais ce n'est pas exactement vrai. Ce n'est pas parce que tu dis une prière, par exemple, "Guérissez ma mère du cancer" que ma mère va guérir. Aujourd'hui, c'est plus "Faites que j'accepte ce qui m'arrive de jour en jour, donnez-moi la force de passer à travers"'. C'est sûr que c'est différent, que ce n'est pas la même chose». Pour Pierrette, ce changement signale une « maturité dans la foi » qu'elle a apprise à travers les années. Selon mes entretiens et sondage, globalement, les seuls vœux associés avec les croix aujourd'hui sont des supplications pour l'aide pendant des crises de santé personnelles ou suivant un accident routier, qui étaient rares il y a une génération³⁷.

Vers le milieu du XX^e siècle, les croix étaient également associées aux rangs ou aux villages qui vouaient une adoration particulière à la Vierge³⁸. À l'heure actuelle, les propriétaires les rattachent presque uniformément au Seigneur ou à Jésus, bien que certains récitent peut-être encore le chapelet à l'occasion. Michel Pomerleau décrit leur symbolisme en trois parties inter reliées : « La croix symbolise que nous sommes croyants. Aussi, que nous sommes chrétiens. Que Jésus est mort pour nous sur la croix ». Cependant, peu de propriétaires méditent sur les souffrances corporelles du Christ. Ils se concentrent plutôt sur l'amour qu'il vouait à l'humanité. Tandis que les possesseurs redéfinissent la place de la dévotion dans le contexte du catholicisme contemporain, l'importance qu'ils accordent à la relation que les individus entretiennent avec Dieu et Jésus – et à l'amour qu'ils leur portent – est essentielle. Il s'agit, selon eux, d'une démarche plus intime, axée sur le lien entre la personne et Dieu. Autrefois prééminentes, les prières collectives du mois de Marie sont aujourd'hui jugées secondaires, voire insignifiantes. Elles illustrent parfaitement les pratiques et activités sociales obligatoires qui, pour les propriétaires (et les Québécois en général), caractérisent le catholicisme d'avant les années 1960³⁹.

37. Ceci est vrai d'environ 10 % des croix aujourd'hui (et 50 % des nouvelles croix depuis les années 1980). Cf. CARPENTIER, *Les Croix de Chemin*, p. 42-68, 70, 79.

38. SAINT-PIERRE, « Introduction », p. 16.

39. Cela reflète la grande disparition de la neuvaine et du chapelet communal. Des regain d'intérêt pour les prières pour le mois de Marie accompagnent souvent les (re) constructions, comme celle de Marielle Lemay. Sur des tendances parallèles aux États-Unis, voir Joseph CHINNICI, « The Catholic Community at Prayer, 1926-76 », dans James M. O'Toole (dir.), *Habits of Devotion : Catholic Religious Practice in Twentieth Century America*, Ithaca, Cornell University Press, 2004, p. 9-88.

Une fois la croix de chemin «ré-imaginée» comme symbolique de la relation entre la personne et Dieu, et distancée des rapports sociaux, elle devient potentiellement moins problématique dans le Québec moderne, où le rôle public du catholicisme s'est beaucoup amenuisé. Les propriétaires intègrent aussi les croix à ce changement en restaurant les plus anciennes. À l'heure actuelle, près de 79 % d'entre elles sont remises en état, alors que seulement 27 % l'étaient vers le milieu des années 1970⁴⁰. La rénovation d'une croix ancienne s'inscrit dans l'élan culturel général de préservation patrimoniale, un objectif que les propriétaires jugent important, et qui est plus acceptable pour les membres de la famille et amis non pratiquants. Si leurs voisins apprécient la croix en raison de son histoire laïque, plusieurs des propriétaires soulignent que c'est précisément grâce à ces multiples significations que les croix de chemin restent d'un grand intérêt pour l'ensemble de la communauté.

Enfin et surtout, ils refusent d'admettre la sécularisation du Québec. Ils reconnaissent que les taux de participation institutionnelle sont pitoyables, mais, tout comme d'autres catholiques d'Amérique du Nord, ils ne considèrent plus la célébration de la messe comme la meilleure preuve de croyance⁴¹. Ils imputent plutôt ce déclin à des facteurs externes qu'ils jugent sans aucun rapport avec la relation entre une personne et Dieu : le rythme effréné de la vie moderne des familles à double revenus, les effets des scandales relatifs aux abus sexuels, le refus de l'Église d'ordonner les femmes, etc. En bref, ils sont convaincus que les Québécois – en tout cas, ceux de leur milieu rural – sont catholiques même s'ils ne vont pas forcément à la messe. Pierrette l'explique de la manière suivante :

Aujourd'hui, il y a beaucoup de non-pratiquants... Par contre, quand on parle avec les gens, *souvent* ils parlent de foi. Ils ne s'en rendent pas compte, mais ils parlent de foi... La foi est là encore. Elle est différente... [Par exemple,] aujourd'hui, il y a plusieurs jeunes couples qui tiennent à ce que leurs enfants soient baptisés, qui tiennent absolument à ce que leurs enfants fassent leur première communion et pourtant, ils sont non-pratiquants mais ils y tiennent beaucoup. Ça veut dire qu'il y a une flamme [de foi] quelque part. Donc, il ne faut jamais désespérer. Tant qu'il y a une flamme, il y a de l'espoir.

Les propriétaires constatent trois principales «preuves» que la foi des jeunes continue : le nombre de baptêmes, la persistance de la prière personnelle, et la croyance dans un Créateur. Les sociologues du Québec

40. CARPENTIER, *Les Croix de Chemin*, p. 42.

41. Richard RYMARZ, «Forward Thinking», *Compass*, vol. 44. no 2 (Winter 2010), p. 1-2.

ont, en effet, noté chacune de ces tendances⁴². Bien qu'elles puissent être considérées comme des vestiges de la société dépouillée de sens religieux, les propriétaires les considèrent comme des preuves d'une foi catholique profonde sous-jacente, qui se manifeste dans la façon dont leurs amis, voisins et enfants interagissent avec la croix de chemin. Jean- Marc Thouin, un Chevalier à Saint-Jovite, affirme : « Les gens ont besoin de se rallier à quelque chose. C'est important pour eux ». Il poursuit :

J'étais en train de rénover une croix et les gens arrêtaient... J'en ai vu des non – je ne dis pas des non-croyants mais des gens qui ne pratiquent pas venir quand même se recueillir devant la croix et se confier... Ils ont besoin d'un signe et c'est un signe... Ils étaient dans un état, peut-être des gens en déprime qui s'arrêtent pour se confier devant la croix, même s'ils se disent non-croyants, ils croient en une puissance supérieure quand même... C'est une place où ils peuvent prier et se recueillir aussi, seuls avec eux-mêmes. Parfois, certains gens ne voudront pas aller dans l'église. Ils vont prendre une marche, arrêter devant la croix et intérieurement, vont prier... Ça m'arrive même de prier avec et pour eux.

Les propriétaires comprennent la majorité non-pratiquante de façon parfois ambivalente et même contradictoire. Peu d'entre eux estiment que marcher dans la nature, par exemple, est suffisante en soi. Près de 90 % d'entre eux participent à la messe et la confession, mais ils minimisent simultanément leur valeur pour les autres. D'une façon, leur point de vue reflète un pragmatisme marqué par les nécessités de la pratique catholique actuelle. Les prêtres partagent leur temps entre des paroisses éloignées et la plupart des propriétaires de croix de chemin ont un accès beaucoup moins régulier aux sacrements, ce qui réduit nécessairement leur importance comme pratique hebdomadaire⁴³. Les prêtres, souvent associés au Québec d'aujourd'hui avec les scandales sexuels et la misogynie sont également un point de friction particulier pour leurs amis et enfants non-pratiquants. Les propriétaires répondent que cet accent sur le clergé passe à côté du cœur du catholicisme contemporain, qui réside dans les laïcs eux-mêmes⁴⁴. La majorité non-pratiquante du Québec – avec sa sincère croyance intériorisée – en fait, extrapole en harmonie avec la théologie catholique actuelle bien

42. MEUNIER, LANIEL, et DEMERS, «Permanence et Recomposition», p. 89. Dans un article bien connu («La religion à la carte»), le sociologue Reginald Bibby énonce qu'en fait, cela indique une continuation du catholicisme.

43. Frédéric PARENT et Hélène CHARRON, «Constructing Today's Church : Religious Practice in a Rural Parish», dans Hillary Kaell (dir.), *Religious Lives and Landscapes in Contemporary Québec*, McGill-Queen's University Press, à paraître.

44. Les sociologues spécialistes du catholicisme québécois ont documenté des attitudes similaires, tant à partir de données quantitatives que qualitatives. BIBBY, «La religion à la carte au Québec», p.167; PARENT, «Pratiques religieuses et espaces-temps», p. 186-187.

que, comme le note Pierrette, la plupart des gens ne le réalisent même pas. Les croix de chemin jouent un rôle capital pour les Québécois non pratiquants. Leur simple présence évoque en eux une croyance sincère, bien que dormante. Selon leurs propriétaires, ces personnes n'ont peut-être pas besoin de prêtres, mais elles ont quand même besoin de Dieu.

L'esthétique de la dévotion moderne

Le dévotionnalisme catholique est concret et sensoriel. Et comme le font remarquer les historiens, les transformations d'ordre théologique qu'a connues le catholicisme au milieu du siècle dernier se sont accompagnées d'importants changements sur le plan esthétique⁴⁵. Jugée défavorablement, la splendeur sentimentale et ornementée d'une époque antérieure a été remplacée par une sobriété moderne.

Des débats sur l'esthétique sont souvent enflammés parce qu'ils portent inévitablement sur des « *ways of imagining, encountering, and experiencing the sacred* », une discussion qui, en Amérique du Nord, est souvent profondément discriminatoire sur le plan de la classe et du sexe⁴⁶. En effet, dès le début, les élites urbaines qui mettaient en valeur les croix de chemin ont essayé de dissuader les populations de développer des esthétiques qu'ils jugeaient incompatibles avec la vision d'un peuple rural, humble et pieux⁴⁷. En 1915-1916, Arthur Saint-Pierre, directeur de la revue *Le Petit Canadien*, organe de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, introduit le recueil de nouvelles provenant de leur premier concours littéraire qui porte sur les croix de chemin en décrivant deux types de croix québécoises : « Depuis la croix toute simple, toute unie, jusqu'à la croix, rare heureusement, surchargée de couleurs et d'ornements, où la piété s'étale avec plus de sincérité naïve que de bon goût⁴⁸ ». Un demi-siècle plus tard, lorsque les chercheurs québécois ont fait l'enquête provinciale, leurs préférences esthétiques se situaient à l'inverse. Sans intérêt pour la promotion d'un certain type de catholicisme,

45. Colleen McDANNELL, *Material Christianity : Religion and Popular Culture in America*, New Haven, Yale University Press, 1995, p. 163-197 ; Colleen McDANNELL, *The Spirit of Vatican II : A History of Catholic Reform in America*, New York, Basic Books, 2011, 211 ; Steven SCHLOEDER, *Architecture in Communion : Implementing the Second Vatican Council through Liturgy and Architecture*, San Francisco, Ignatius Press 1998, p. 16, 23.

46. Robert ORSI, « The Infant of Prague's Nightie' : The Devotional Origins of Contemporary Catholic Memory », *U.S. Catholic Historian*, vol. 21, no 2 (2003), p. 3.

47. Jean HAMELIN et Nicole GAGNON, *Histoire du catholicisme québécois, le XX^e siècle, Tome 1 (1898-1940)*, Montréal, Boréal, 1993, p. 48.

48. SAINT-PIERRE, « Introduction », p. 15.

ils appréciaient maintenant ces croix qui étaient *plus* ornementées. Les sculptures de bois colorées et décoratives étaient devenues l'art populaire⁴⁹.

Aujourd'hui, les propriétaires sont unanimes : une croix doit être belle. Cependant, pour certains, cette qualité esthétique s'inscrit dans la simplicité, et pour d'autres, dans l'ornementation. Environ 35 % des croix n'ont aucune ornementation⁵⁰. Ceux qui construisent des croix blanches toutes simples disent que c'est leur signification qui les embellit. Par exemple, Henri-Paul Gagné, 73 ans, en a construit une nouvelle en 1993 :

C'est une croix qui, peu importe la religion parce qu'il y a la religion catholique et les protestants et eux aussi croient au Christ. Les gens qui passent peuvent aller prier parce qu'il n'y a pas de gugusses. Le curé disait que c'est une croix de paix parce qu'elle est blanche et qu'il n'y a aucun signe dessus. Parce qu'il y avait des croix où l'on mettait toute sorte de choses après les bras... Oui, ça fait quelque chose de bien.

Autrement dit, la croix simple marque un bouleversement majeur : une nouvelle ouverture à l'égard du protestantisme et l'idée que les chrétiens pratiquants du Québec ont beaucoup de points communs. Pour Paul Gagné, elle caractérise un Québec moderne et un catholicisme postconciliaire.

Si, aux yeux de certains, une croix ornementée a plus d'attrait, c'est parce qu'elle symbolise fidèlement le passé et retient l'attention. Ils remarquent que les passants s'arrêtent plus souvent pour photographier ce type de croix. Tous les propriétaires s'entendent cependant sur un point important : une croix est plus belle lorsqu'elle est bien entretenue. Marielle Lemay explique qu'elle et son mari ont construit leur croix en métal afin que « dans 500 ans, [elle soit] encore là. On voulait l'avoir solide et pas en bois... une croix en bois qui n'est pas entretenue, ce n'est pas beau... Je me dis, dans x années, les gens vont quand même s'arrêter. Elle est belle, elle va être belle tout le temps ».

49. SIMARD and MILOT, *Les Croix de chemin du Québec*, p.10-14. Les sondages de Simard reconnaissent que les croix constituaient une tradition vivante (p. 10), mais se focalisaient tout de même chaque questionnaire uniquement sur les caractéristiques démographiques générales de la région, sur les matériaux de construction des croix (bois, pierre, etc.), leur âge et leurs composantes symboliques. Les 704 croix identifiées ont été choisies sur la base de leur excellence et de leur représentativité, sur les plans historique, artistique et esthétique. Je n'inclus pas les calvaires québécois qui sont rares comparativement aux croix simples et ornementées. Ils comprennent le corps de Jésus, souvent sculpté par des artistes comme Louis Jobin et ont donc une valeur particulière pour les experts du patrimoine et les historiens. E.g. Charles BOURGET, « Les croix de chemins et les calvaires », *Conseil du patrimoine religieux du Québec*. Page consultée le 2 mars 2013. <http://www.patrimoine-religieux.qc.ca/fr/publications/documents/articles.php>

50. 45 % ont des instruments de la Passion et 22 % comprennent d'autres symboles (e.g. un soleil ou un cœur). Ces estimations sont basées sur mon inventaire des photographes sur le site web de Monique Bellemare qui catalogue 668 croix à travers la province. www.patrimoinequebec.com/croix/Accueil.html

Bref, la beauté est conçue différemment des chercheurs et des professionnels du patrimoine qui mettent en valeur les croix les plus anciennes et dans des styles traditionnels. Pour les propriétaires, un remplacement de fer est plus facile à maintenir et, pour cette raison, la croix peut être plus « belle » que celle qui la précédait en bois. En conséquence, alors que 90 % des croix étaient faites en bois dans les années 1980, 74 % le sont aujourd’hui et 26 % sont fabriquées de métal⁵¹.

Les fleurs et les aménagements paysagers n’intéressent guère les spécialistes du patrimoine non plus, mais du point de vue des propriétaires, ces deux aspects sont d’autres éléments essentiels à la beauté d’une croix, car ils sont liés à l’esthétique de la fraîcheur et du soin. Comme il s’agit d’organismes vivants, il faut s’en occuper régulièrement. Sinon, l’herbe devient trop longue, les fleurs se fanent et les arbustes poussent à l’état sauvage. Des fleurs de couleurs vives, un gros cœur rouge et une surface blanche éclatante attirent le regard (sinon, les jeunes prennent parfois les croix pour d’étranges poteaux téléphoniques). La croix doit être un point de repère spirituel éloquent qui, comme le disent fréquemment les propriétaires, ravive la mémoire des catholiques et tourne leurs pensées vers Dieu.

Conclusion

L’étude des effets du concile Vatican II sur la société commence à dépasser les anciens paradigmes axés sur la rupture et la continuité. Dans le même ordre d’idées, nous devons aussi réévaluer les hypothèses concernant le dévotionnalisme catholique. Les croix de chemin n’ont jamais été l’entité figée souvent dépeinte, en plein essor jusqu’au concile Vatican II, puis en déclin irréversible. Une démarche plus utile consiste à considérer les dévotions comme des flux en évolution, sans pour autant minimiser les transitions qui se sont opérées. Pour les possesseurs de croix, ces transitions englobent de nouvelles théologies centrées sur la participation des laïcs et l’ouverture du catholicisme à l’égard des autres chrétiens. Elles reflètent également un éloignement des dévotions et des prières collectives visant à se protéger contre les fléaux touchant l’agriculture et les incendies. Les propriétaires soulignent plutôt que leur travail dévotionnel, non liturgique et volontaire, est en accord avec le catholicisme contemporain, qui reconnaît que les laïcs sont eux-mêmes responsables de leur foi. La croix de chemin est aussi redéfinie pour symboliser principalement les relations personnelles avec Dieu.

51. Le taux des années 1980 vient de CARPENTIER, *Les Croix de Chemin*, p. 197. Le taux actuel est basé sur l’inventaire effectué par mon assistant de recherche de les 668 croix dans l’archive photographique de Monique Bellemare.

Les propriétaires avec qui j'ai parlé et travaillé comprennent le catholicisme contemporain de façons souvent ambivalentes, voire contradictoires. Même s'ils vont régulièrement à la messe, ils soutiennent que cette activité n'est pas un élément fondamental de l'identité catholique. Ce paradoxe est fréquent chez les catholiques occidentaux, car les gens en sont arrivés à se définir comme « croyants, mais non pratiquants ». Selon des érudits (et des représentants officiels de l'Église), ce discernement est particulièrement marqué au Québec, où les notions de religion et de « race » sont si étroitement liées⁵². Ironie du sort, les propriétaires considèrent maintenant que la construction de grands symboles très publics du christianisme est compatible avec la modernisation de la province. À leur avis, les croix d'aujourd'hui sont pour tout le monde. D'une part, elles s'inscrivent dans l'idéal nationaliste d'un patrimoine civique partagé. D'autre part, leur présence sert de rappel à la majorité croyante, mais non pratiquante, qui a besoin (et inconsciemment soif, aux dires des propriétaires) de signes l'incitant à penser à Dieu.

52. Voir Richard HANDLER, « The Ritualisation of Ritual in the Construction of Heritage », dans Christiane BROSIUS et Karin POLIT, *Ritual, Heritage and Identity: The Politics of Culture and Performance in a Globalised World*, Delhi, Routledge, 2011. Selon moi, l'identité catholique québécoise en contexte rural peut être comparée, avec profit, à ce que la sociologue française Danièle Hervieu-Léger nomme la « spatialité religieuse de type Église », faisant référence à la manière dont les gens nés sous une juridiction catholique (paroisses rurales) sont considérés *ipso facto* comme membres ou comme membres potentiels de l'Église. Son travail est particulièrement stimulant pour réfléchir les enchevêtrements entre religion, famille, ethnicité et terrain. Voir, par exemple, Danièle HERVIEU-LÉGER, « Space and Religion: New Approaches to Religious Spatiality in Modernity », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 26, no 1 (2002), 99-105. Pour une perspective historique concernant le Québec, voir HAMELIN et GAGNON, *Histoire du catholicisme québécois*, p. 49-50.